



DOMINIQUE DUDAN

ACTES GRATUITS ET AUTRES RÊVERIES

Dominique Dudan

Actes gratuits
et autres rêveries

© Dominique Dudan, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7942-6

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ACTES GRATUITS

Je m'appelle Maxime comme mon grand-père que je n'ai pas connu. C'est un joli prénom, original pour une fille, me direz-vous, un prénom épïcène comme le titre du roman d'Amélie Nothomb. Pas de quoi m'enorgueillir, de fait, je n'ai pas vraiment eu le choix.

La vérité est beaucoup plus prosaïque, ma mère avait attendu un garçon, mon père ne pouvait avoir qu'un garçon. Dès le début j'ai été déceptive.

Ils se sont tués en voiture avec mon frère lorsque j'ai eu neuf ans. L'accident a été aussi efficace pour me laisser seule au monde que les champignons dans le « Roman d'un tricheur » de Sacha Guitry.

Ils ne m'avaient pas emmenée parce que j'étais toujours malade en voiture et que cela les énervait beaucoup. Peut-être aussi un peu parce que j'avais encore martyrisé mon insupportable petit frère. Il était aussi remuant, rond et blond que j'étais calme, sèche et jais. Nous n'avions vraiment rien pour nous entendre.

Bref, ils étaient bien contents de ne pas m'avoir emmenée et moi j'ai été ravie qu'ils ne reviennent pas.

De toute façon mon père au volant insultait la terre entière en se prenant pour le maître du monde et ma mère poussait des cris de poule faisane hystérique, c'était épuisant.

Le camion qu'ils doublaient certainement trop vite devait regarder son écran de portable en conduisant et la glissière centrale quant à elle les a proprement achevés.

Ils m'ont laissé le goût de la mécanique, une grande maison triste au Vésinet, un joli appartement sur le sillon à Saint-Malo, de quoi vivre correctement sans avoir à me poser de questions, un chat roux acariâtre et la tante Véra.

La tante Véra était une vieille fille obèse autant qu'inaffective et ce n'est pas peu dire.

Elle se débarrassa immédiatement du chat et assez rapidement de moi-même.

Heureusement, il y a d'excellentes pensions dont j'ai largement profité. Mon état d'orpheline m'a permis de rester suffisamment à l'écart des autres pour ne pas être envahie de fadaïses et réussir à masquer ma violence. On a essayé à de nombreuses reprises de m'inculquer une once de religion, voire de morale. Effort

inutile, il n'y avait pas de place pour cela dans ma caboche et j'ai bien résisté.

Entre Notre-Dame de Sion à Paris, le Collège de la terrible Mrs Ridley-Day à Folkestone et l'American School à Crans-Montana, rien à redire. J'ai été très bien élevée, sais me tenir à table, monte correctement à cheval et skie tout à fait comme il faut. J'ai aussi appris un certain nombre de choses moins avouables mais qui m'aideront à avancer dans la vie.

Mon livre de chevet a longtemps été « les Mots » de Jean-Paul Sartre ; je m'y retrouvais tellement. Je le relisais en boucle et en connaissais les phrases par cœur comme celle-ci : « Le lecteur a compris que je déteste mon enfance et tout ce qui en survit. » J'étais cet enfant.

Ma tante avait une petite maison dans le Sud-Ouest qu'elle adorait, en Occitanie, comme elle le disait goulûment tout en gloussant.

Pendant son dernier été nous passions quelques jours chez elle à Fonsorbes. J'avais quinze ans et nous écoutions des airs de musique d'Opéra en nous ennuyant ferme. Elle adorait l'Opéra qui ne le lui avait pas bien rendu. Elle avait tenté en vain une carrière de chanteuse de musique légère. La regardant, c'était quand même un comble d'avoir tenté la légèreté.

Je l'appelais dans ma tête la Castafiore ou, quand j'étais de belle humeur, « La grosse dame » comme celle du portrait qui garde l'entrée de la tour de Gryffondor.

Je n'aimais pas ma tante, donc je n'aimais pas Fonsorbes qui était beaucoup trop loin de la mer à mon goût.

J'ai récemment lu sur internet dans un classement des villes du Sud-Ouest, alors que je cherchais à savoir si la maison de Fonsorbes n'avait pas été bradée par mon tuteur, cette phrase qui m'a renvoyée à ces heures pénibles : « Arrivée dernière de ce classement, la ville de Fonsorbes méritait quand même une meilleure place. On y trouve un vide de qualité, accompagné de beaucoup d'ennui le tout parsemé de champs à perte de vue. C'est un endroit charmant pour se faire chier et mourir en silence. »

Il faut dire qu'à part le triple meurtre de trois femmes de trois générations d'une même famille le même jour d'avril 1974, il ne s'y était, à ma connaissance jamais rien passé d'amusant.

Ce soir-là en prenant sa tisane postprandiale elle avait dû se tromper dans le dosage de ses somnifères après avoir encore une fois beaucoup trop dîné. La quantité avait toujours été son problème. Cette sacro-sainte tisane du soir m'a toujours semblé ridicule, voire obscène alors que l'on peut boire un bon café. Heureusement c'était la dernière.

On l'a retrouvée morte, vautrée à plat ventre, n'ayant pu se retourner, étouffée dans son vomi, ses falbalas et ses oreillers. Elle qui avait toujours été très coquette est partie avec sa jolie chemise de nuit en ruché. Sirius Black ne l'avait pas ratée.

J'avais beaucoup aimé un des livres lus durant ces vacances, « les yeux plus gros que le ventre » de Jô Soares. L'action se passe à Rio de Janeiro. C'est l'histoire d'un tueur en série qui ne s'attaque qu'aux femmes très grosses. Une des scènes se passe dans le superbe Opéra de style Art nouveau de la ville un soir de première. Ça aurait pu être un cadre idéal pour cette pauvre chère Véra. À défaut d'avoir raté sa vie, elle aurait pu réussir sa mort.

Faute d'autre famille connue le Tribunal a nommé un tuteur qui m'a illico réexpédiée en pension.

Aimable, indifférent et efficace il a parfaitement fait l'affaire et, il faut le reconnaître, correctement géré mes picaillons.

Ce trésor de guerre, modeste mais suffisant, me donnera la liberté de vivre à ma guise.

Le Vésinet

Une fois mon bac bâclé et devenue majeure, comme si c'était une évidence, je suis rentrée au bercail.

La maison avait été religieusement conservée pour que j'y revienne un jour, c'était une certitude pour tous après un si grand malheur qui y avait tout figé.

Les tilleuls et les sapins du parc avaient encore grandi, le jardinier toujours fidèle avait, lui, blanchi sous le harnais. La bâtisse qui se voulait de genre anglo-normand, tout en hauteur, était toujours aussi triste, mais ses hautes grilles la protégeaient toujours ; me protégeraient maintenant.

La maison est à côté du 29 rue Henri Cloppet où il y a maintenant la Synagogue du Vésinet. C'est là qu'a vécu dans la maison qui existait précédemment Serge Doubrovsky, écrivain et critique littéraire de grand talent. C'est là que lui et ses parents ont été sauvés par un gendarme, qui était venu les prévenir de l'arrivée de la Gestapo. Comme quoi, il faut toujours savoir ouvrir sa porte à bon escient. Mon cher Jean-Paul Sartre qui l'a qualifié (Doubrovsky, pas le gendarme) « de plus intelligent des critiques contemporains » l'avait très égoïstement remarqué pour son article « Le Neuf de cœur », explication de *La Nausée* inspirée par la psychanalyse. Doubrovsky créateur de l'autofiction, était un hypocondriaque extrême, d'une grande puissance dans son écriture et ce qu'il appelait son « auto-centrement ». Il a inventé « l'écriture du corps et de la pulsion ». Il a révolutionné la façon d'écrire, renouvelant la littérature autobiographique et allant même jusqu'à détruire toute ponctuation. Il faut avouer que ce n'est pas bien facile à lire.

Dans un livre antérieur : « Fils » édité aussi sous le nom de « le Monstre » il décrit étonnamment, amoureuxment et longuement Le Vésinet.

À la réflexion mes parents auraient dû se méfier des ondes émises dans ce coin de la ville pour la santé mentale de leur progéniture.

J'ai naturellement réinvesti ma chambre d'enfant, la cuisine et la bibliothèque et ne suis jamais allée revoir celles des autres ni les autres lieux. Ces trois pièces suffiraient amplement à mon existence.

Mon père était professeur de physique chimie et je ne rentrais dans son bureau que pour me faire gronder. Ma mère était psychiatre et son cabinet était un sanctuaire interdit. D'ailleurs les patients y accédaient par une petite porte de côté sur la rue. Nous ne devions pas les voir et ils ne devaient même pas savoir que nous existions. En fait je ne suis pas bien sûre d'avoir existé à cette période-là.

En rentrant de l'école le soir et le mercredi jusqu'au dîner, le temps était comme suspendu. Je ne devais ni me manifester ni faire de bruit. C'était long car nous dînions toujours très tard. En effet, le dernier patient est toujours en retard, c'est sa principale caractéristique.

De ce fait je passais beaucoup de temps dans la bibliothèque à lire avec bonheur et presque avec acharnement des livres qui n'étaient pas de mon âge. Ainsi, je ne dérangeais personne et surtout personne ne me dérangeait.

Cela n'était quand même pas très gai. La maison avait appartenu aux parents de mon père, fils unique, qui étaient morts bien avant ma naissance. Comme on n'en parlait jamais, je m'imaginais des histoires terribles et compliquées les concernant. Il n'y avait aucune photo d'eux, peut-être n'avaient-ils jamais existé non plus.

Maman était originaire d'Oran, sa famille avait disparu là-bas et elle s'était retrouvée seule, étudiante en médecine, avec son boulet de sœur à Toulouse. Je sentais qu'il y avait des choses difficiles derrière cela, la mort, la violence, mais elle avait jeté un voile épais sur l'histoire et personne ne l'a jamais soulevé ni ne soulèvera plus jamais maintenant. C'est certainement mieux comme cela.

Mes parents s'étaient sans doute rencontrés quand ma mère était venue faire son internat à Paris, je n'en sais pas davantage.

Aujourd'hui la maison sonne le creux, le parc est désert, je suis isolée et désolée. Le bassin est glauque comme un miroir terni. Il est occupé par toutes sortes d'organismes qui se nourrissent les uns des autres et rejettent dans l'eau des nutriments pour les plantes. Ici il y a surtout des acores à feuilles panachées « *Acorus calamus variegata* ». En les regardant je crois avoir saisi l'infini, la limite entre la vie et le vide de la mort. Bref cela ne va pas du tout, je déprime, je pars en vrille, il faut me ressaisir.

Je prends donc les choses en main et réaménage mon territoire. Un seul

meuble dans ma chambre : un grand lit où je pourrais paresser à l'envi, un seul grand fauteuil dans la bibliothèque si confortable qu'il serait difficile de s'en extraire et une cuisine tout en inox, du genre laboratoire équipée de toutes les machines et accessoires possibles.

J'ai adopté Josette, seule rescapée d'un service et donc orpheline comme moi, comme tasse à café. Elle est délicatement entourée de désuètes fleurettes roses et vertes, d'où son prénom charmant.

J'ai toujours donné des noms aux objets, c'est plus familier et je me sens entourée de camarades ayant une vie grâce à moi.

Maintenant, il va bien falloir que j'aie quelques projets de vie. Ils m'apparaissent de façon très évidente grâce à deux livres.

Lors mes nuits d'insomnie j'avais découvert Henry Miller. Ce ne sont pas les deux Tropiques, Plexus ou Sexus qui m'ont bouleversée mais bien Big Sur ou les Oranges de Jérôme Bosch.

L'action se passe dans les années cinquante à Big Sur dans le sud de la Californie. C'est une ode à la merveilleuse nature qu'on y trouve et aux relations qui peuvent y exister entre les êtres. C'est aussi une réflexion sur ce qui ressemble à un Paradis mais qui n'en est pas un, la montée de communautés et de la vie consumériste. C'est exactement le tableau du Jardin des Délices, la réalité est baignée de rêves qui nous échappent, les oranges n'existent pas et c'est bien pour cela qu'elles sont délicieuses. Contrairement à ce que l'on aurait pu croire a priori l'Amérique du XXe siècle ne sera pas ma passion mais ce sera la peinture hollandaise du XVe siècle finissant et du début du XVIe à laquelle il est fait référence dans ce livre : Bosch sera mon obsession.

Je vais donc derechef m'inscrire pour de longues, très longues, études d'histoire de l'Art à Paris IV Sorbonne. Si longues que j'aurai le temps d'envisager leur fin à Sorbonne Université en raison du regroupement des universités Paris IV - Sorbonne et Paris VI - Pierre-et-Marie-Curie. Au bout de tout cela un projet de thèse sur la mort dans la peinture et la peinture dans la mort au temps de l'art primitif flamand et plus particulièrement dans l'œuvre du peintre néerlandais Jheronimus van Aken dit Jérôme Bosch, ou Jheronimus Bosch. Évidemment ce projet n'ira pas jusqu'au bout, je le sais d'avance tout comme je suis déjà persuadée que je n'écirai jamais rien d'intelligent sur le sujet.